

LES VOYAGEURS RUSSES FACE A L'ESCLAVAGE ET A LA COLONISATION EN AFRIQUE

Aboubacar Abdoulwahidou MAIGA

Université des Lettres et des Sciences Humaines de Bamako (ULSHB)

abubacar2013@gmail.com

RÉSUMÉ

Cet article analyse les textes des écrivains-voyageurs russes sur l'esclavage et la colonisation en Afrique. Arrivés dès le XV^e siècle en Egypte à la faveur du pèlerinage à Jérusalem, de nombreux russes, à l'image de Matveï Kokovtsov et d'Avraam Norov, sont passés par des florissants marchés aux esclaves en Afrique du Nord pour découvrir le mode de fonctionnement de l'industrie lucrative de la traite des Noirs dans le monde arabo-musulman. Ils nous ont laissé des données capitales sur les lieux de chasse aux esclaves, l'identité des chasseurs, les prix des esclaves, leurs nationalités, leur quotidien et leurs critères de sélection aux yeux des clients. D'autres voyageurs intrépides comme Nicolas Achinov, Alexeï Kouropatkine, Leonid Artamanov et Nikolas Leontief ont pris directement part aux événements liés au partage de l'Afrique vers la fin du XIX^e siècle. En Russie, les témoignages de ces premiers explorateurs ont fortement contribué à faire connaître les relations entre sociétés africaines et l'enjeu de la présence européenne sur le continent.

MOTS-CLÉS

Afrique, colonisation, esclavage, Europe, Russie, voyageurs russes.

ABSTRACT

This article analyzes the texts of Russian travel writers on slavery and colonization in Africa. Arrived since the fifteenth century in Egypt thanks to the pilgrimage to Jerusalem, many Russians, like Matvei Kokovtsov and Avraam Norov, have gone through flourishing slave markets in North Africa to discover the operating system of the lucrative black slave industry in the Arab-Muslim world. They left us crucial data on the places where slaves were hunted, the identity of the hunters, the prices of slaves, their nationalities, their daily lives and their selection criteria in the eyes of customers. Other intrepid travelers such as Nicolas Achinov, Alexei Kuropatkin, Leonid Artamanov and Nikolas Leontief took direct part in the events related to the sharing of Africa in the late nineteenth century. In Russia, the testimonies of these early explorers have greatly contributed to know the relationship between African societies and the reason of the European presence on the continent.

KEYWORDS:

Slavery, colonization, Africa, Europe, Russia, Russian travelers.

INTRODUCTION

A travers cette étude, il s'agit de faire connaître les témoignages des écrivains-voyageurs russes sur les périodes de l'esclavage et de la colonisation en Afrique. Arrivés dès le XV^e siècle en Egypte à la faveur du pèlerinage à Jérusalem, ces voyageurs russes nous ont donné, par leurs écrits, un autre angle d'appréciation de l'histoire du continent africain, surtout de l'évolution des rapports entre les différentes communautés de l'Afrique de l'Est, du Nord et du Sud. Procédant d'une analyse historique et comparative de leurs relations de voyage, et à partir de certaines sources documentaires des archives de l'Europe occidentale, nous suivrons les traces des premiers Noirs en Russie, dont les itinéraires sont étroitement liés à l'histoire de l'esclavage, avant de nous lancer dans l'exploration de la traite des Noirs et la réévaluation de la colonisation à travers les yeux de ces premiers russes en Afrique.

En effet, le nom de la Russie est rarement cité dans les livres d'histoire traitant de la traite et de l'esclavage des Noirs ou de la colonisation de l'Afrique. En fait, vu sa position géographique par rapport à l'Afrique - c'est-à-dire pays non seulement éloigné, mais sans débouché sur les mers d'accès au continent noir à l'époque, et eu égard aux moyens techniques et financiers dont elle disposait en ce moment¹, il y a lieu de se demander si la Russie pouvait réellement prendre part à cette entreprise, même si elle le souhaitait. D'ailleurs, pour quelle raison, puisque ses paysans-serfs s'acquittaient merveilleusement des tâches similaires à celles pour lesquelles les Noirs étaient tant sollicités en Amérique ?

D'un autre côté, la Russie même a connu dans son histoire récente plusieurs formes de servitude, mélangeant servage paysan (Б. Тапачов, 2011) et esclavage des peuples de la Sibérie (А. Волюнец, 2017). Aussi, les Russes eux-mêmes n'eussent-ils pas été traduits en esclavage pendant des siècles par les Tatars-mongols ? (А. Skirda, 2010). Le mot « esclave », en anglais « slave », serait même issu du terme utilisé aujourd'hui encore pour désigner l'ensemble des peuples de cet espace culturel sur lequel régnait la Russie : les Slaves !

Ceci étant, la Russie ne pouvait découvrir l'esclavage et la colonisation des Africains que par l'intermédiaire de ses voisins de l'Europe occidentale, d'Anatolie et du Moyen-Orient. Beaucoup de captifs africains, généralement des enfants², ont transité

1 La Russie n'avait pas de flotte à l'époque de la Traite des noirs. Les premiers bateaux russes ne lèvent l'ancre qu'en octobre 1696, et débarquent en méditerranée seulement dans la seconde moitié du XVIII^e siècle à la faveur de la guerre russo-turque de 1768-1774, au terme de laquelle la Russie accède aux eaux de la Mer Noire, un premier de départ vers l'Afrique.

2 Un trafic régulier d'enfants africains a été organisé de la fin du XVII^e au début du XX^e siècle. les esclaves étaient achetés

notamment par les métropoles nord-africaines (Caire, Tripoli, Alger, Tunis), puis Istanbul (capitale de l'empire ottoman) pour venir servir dans les cours impériales de Saint-Pétersbourg, ville dont la construction en 1703 par Pierre le Grand (1672-1725) a été rendue possible grâce en partie au labeur des esclaves noirs, transportés par les Hollandais³ ayant travaillé sur les chantiers navals de Kronstadt (îlot portuaire). Si quelques dignitaires russes, à commencer par Pierre 1^{er}, aimaient acquérir des Noirs dans leurs résidences, c'était plus par envie de se conformer à une mode découverte dans les cours européennes lors de la *Grande Ambassade*⁴ du jeune tsar, que par désir de les faire travailler dans leurs plantations.

Ainsi, posséder des serviteurs noirs (appelés généralement en russe « Arabes », « Arapes », « Efiofi » ou « Négri ») était synonyme de prestige et de haute marque dans l'aristocratie russe des XVIII^e et XIX^e siècles. Au plus fort de cet engouement, il y avait une vingtaine de Noirs-serviteurs dans le palais impérial de Peterhof - le Versailles russe. Parfois, on trouvait même parmi eux des Noirs issus de l'esclavage américain, venus au départ pour le compte des ambassadeurs américains accrédités en Russie (Blacks in Russia, 2017).

Le plus célèbre de ces premiers Noirs en Russie reste sans nul doute Abraham Pétrovitch Hannibal (1696-1781), qui entra dans l'histoire comme « Le nègre de Pierre le Grand », titre du roman inachevé de son arrière-petit-fils - Alexandre Pouchkine (1799-1837), le plus influent des poètes russes, célébré comme le père de la langue contemporaine russe (A. Pouchkine, 1964). Dans la mémoire collective du peuple russe, l'esclavage des Noirs a été toujours associé au destin étonnant de ce personnage entouré de mystères, dont on ignore toujours l'emplacement exact de la tombe. Hannibal aurait été capturé vers le début du XVIII^e siècle dans un village camerounais du nom de Lagon⁵. On ignore encore par quel miracle il a échappé à cette fameuse opération d'émasculation à laquelle étaient assujettis la plupart des esclaves destinés à servir dans les harems d'Istanbul et des autres grandes villes musulmanes d'Orient. Tout ce que l'on sait, c'est qu'il a été récupéré par le consul russe de la capitale ottomane pour être envoyé à Pierre le Grand. Plus tard, Hannibal deviendra le secrétaire personnel de l'empereur, gouverneur de Tallinn (actuelle capitale de l'Estonie appelée à l'époque Reval), bâtisseur de ports et de fortifications militaires,

par les consuls de Russie à Tripoli, baptisés sur le champ à l'Eglise russe orthodoxe, et envoyés à Saint-Pétersbourg où, en leur qualité de nouveaux convertis, ils étaient affranchis et engagés à vie au service impérial. En règle générale, la durée de leur service était de 25 à 30 ans. (D. Gnamankou, 1997).

3 Environ neuf cent marins hollandais, ayant déjà évolué sur les trajets africains, ont été invités par le tsar Pierre 1^{er} à travailler à la construction de la marine impériale russe. (И. Следзевский, 2003).

4 La Grande Ambassade (en russe : Великое посольство) est le nom de la mission diplomatique et éducative menée par Pierre le Grand entre mars 1697 et septembre 1698, dans plusieurs pays d'Europe. (H. Troyat, 1979).

5 Les avis des chercheurs divergent quant à son origine réelle en Afrique. Pendant longtemps, il a été considéré comme d'origine éthiopienne, jusqu'aux recherches de Dieudonné Gnamankou qui situe son village d'origine au Cameroun, non loin du fleuve du même nom. (D. Gnamankou, 1996).

en terminant sa carrière en tant que général en chef dans l'Armée impériale russe, soit la troisième personnalité dans la hiérarchie militaire et civile. Ce qui a fait dire à Léonid Arinshtein qu'« aucun autre Africain au XVIII^e siècle ne reçut autant de marques d'honneur en Europe » ((D. Gnamankou, 1997).

1. L'ESCLAVAGE EN AFRIQUE VU PAR LES ÉCRIVAINS-VOYAGEURS RUSSES

A côté de l'histoire d'Hannibal, les Russes ont pu se renseigner sur le phénomène de l'esclavage et de la colonisation à travers les nombreux témoignages de leurs compatriotes qui ont visité le continent africain à différents moments de l'histoire. De fait, à partir du XV^e siècle, nombre de leurs pèlerins qui se succédaient à Jérusalem, dans les églises d'Alexandrie, du Caire et du Mont Sinaï, vont faire mention de leurs visites au célèbre bazar aux esclaves de la capitale égyptienne. Progressivement, la popularité de ces récits de pèlerinage aidant, la visite au marché aux esclaves du Caire devient une étape incontournable du voyage russe en Terre sainte. Par exemple, Avraam Norov (1795-1869), qui arrive en Egypte en 1834, mentionne dans son journal :

Le marché aux esclaves blancs est inaccessible aux étrangers. Celui des noirs est installé depuis longtemps dans la cour d'un immense bâtiment baptisé Hane Ghaffar. Les esclaves, rangés en groupes, occupent toute la cour ; devant chaque groupe on peut voir un vendeur et des acheteurs, [...] les esclaves abyssins se distinguent par leur beauté et l'authenticité de leurs visages. La plupart des Djellabas sont des gens cruels, il arrive très souvent qu'en cours de route, certaines de ces malheureuses victimes, à la première occasion, se jettent et se noient dans le Nil pour échapper à cette atrocité. De ce fait, la vente apparaît souvent comme une bénédiction pour eux⁶. (Ю.М. Кобищанов, Л.Е. Куббель, 1974 : 266).

Les recherches menées par Roger Botte (2016 : 6-51) prouvent que la même image revient fréquemment chez plusieurs voyageurs européens ayant sillonné le pays des pharaons, particulièrement à la suite de la *Campagne d'Egypte* de Napoléon Bonaparte en 1798. Ferdinand de Géramb (1772-1848), par exemple, qui séjourne au Caire en 1827-1828, prenait soin de souligner que les chrétiens ne pouvaient ni voir, ni acheter les « esclaves blanches » (S. Moussa, 2004 : 615-616). Cependant, les voyageurs russes et français sont unanimes sur une chose : les éthiopiennes rouges, considérées plus jolies et fidèles, étaient les plus prisées des esclaves, dont la plupart étaient au Moyen Age des captifs récupérés dans la Haute-Égypte contre du pain, du blé, des raisins et des figes, selon le rabbin navarrais Benjamin de Tudèle (1130-1173)⁷.

⁶ Toutes les traductions (du russe au français) sont le fait de l'auteur de l'article. Des erreurs d'interprétation ne sont pas exclues.

⁷ Il est l'auteur du premier récit européen faisant état d'une vente d'esclaves noirs au Caire. (R. Botte, 2016 : 7).

Les voyageurs russes qui séjournent en Egypte à partir du XIX^e siècle ne trouveront pas le bazar des esclaves au même endroit, puisque devenu politiquement encombrant et un « foyer permanent d'infection de la peste », les autorités du Caire le déplacent en dehors de la ville en 1843, avant de le fermer officiellement en 1855, même si les ventes se poursuivent de plus belle jusqu'au début du XX^e siècle :

[...] le marché avait été déplacé du centre du Caire, au voisinage de la mosquée al-Azhar, vers des bâtiments attachés à la mosquée Qaitbey, hors la ville. Il faut dire qu'au bazar, les marchands devaient faire face au flux régulier de touristes européens qui se comportaient parfois de manière si impudente que les vendeurs d'esclaves refusaient de leur laisser voir la marchandise. En outre, la masse de ces voyageurs – Britanniques allant aux Indes ou en revenant –, qui restaient « bouche bée » devant la scène, exhortaient, de retour en Europe, leur gouvernement à faire pression sur Muhammad'Alî pour qu'il mît fin au commerce des esclaves. (R. Botte, 2016 : 12).

Malgré la pression des puissances européennes, surtout britannique, le commerce des esclaves au Caire, à Suez et en Alexandrie resta prospère sous le Vice-roi d'Egypte - Méhémet Ali (1760-1849)⁸, en continuant de ravitailler le monde ottoman et certaines cours européennes. Seulement à la place de razzias d'esclaves précédemment menées par les militaires de l'Etat central (pour les enrôler dans les armées égyptienne ou occidentales⁹), ce sont désormais des réseaux de prédateurs et des armées privées, constitués parfois par des corporations de marchands d'esclaves du Caire, qui assurent la chasse aux Noirs et leur transport depuis les régions situées aux confins sud d'Egypte : « Le terrain de chasse de ces razzias s'étendait sur une immense aire géographique portant le nom générique de Dâr Fertît (synonyme de "pays d'idolâtre") : depuis le Bahr al-Ghazâl jusqu'au nord-est de la Centrafrique et le sud-est du Tchad actuels », souligne R. Botte (2016 : 14). Ces régions pouvaient drainer sur les marchés nord-africains et du Moyen-Orient « entre 10 000 et 30 000 (esclaves) par an, dont la moitié par voie de terre le long de la vallée du Nil et les autres envoyés dans les ports de la Mer Rouge » (P. Lovejoy, 2017 : 231).

L'ingénieur russe, Egor Kovalevsky (1847-1848), qui fonda en 1847 le premier site d'extraction d'or aux abords de la ville de « Kassana » (probablement l'actuel Kassala) à la demande de Méhémet Ali a pu se rendre compte de la cruauté de cette tradition séculaire lors de son expédition au Soudan :

Ici, les nègres sont soit des esclaves, soit des troupes de soldats bon marché ; tandis que les Arabes gouvernent. Comme le nombre des premiers est beaucoup plus important, il arrive souvent qu'ils tuent leur souverain et mettent à sa place un autre toujours Arabe, rouge, par

8 De fait, en Afrique, les dirigeants des pays musulmans trouvaient des justifications faciles à l'esclavage dans l'islam selon Paul Lovejoy (2017 : 65) : « les prisonniers de guerre pouvaient être vendus et, dans la mesure où les captifs étaient considérés comme des biens meubles, ils pouvaient être utilisés aux mêmes titres [...] à savoir comme soldats, ou administrateurs, concubines, domestiques ou travailleurs agricoles ».

9 Par exemple, beaucoup d'esclaves originaires du Soudan ont servi dans l'armée française au XIX^e siècle en Egypte d'abord pendant la campagne d'Egypte de Bonaparte, puis en Europe durant les guerres napoléoniennes et même au Mexique en 1863 sous Napoléon III. (R. Botte, 2016 : 13-14).

respect pour la couleur de sa peau. (E. Ковалевский, 1872 : 159-160).

L'équipe de Kovalevsky était escortée par des mercenaires égyptiens. Dès leur arrivée dans les zones habitées par les populations noires, les premières mésententes apparaissent au sein du groupe. Les mercenaires égyptiens voulaient profiter de la mission pour se faire un gros butin humain qu'ils espéraient aller vendre sur les marchés du Caire à leur retour. Kovalevsky de son côté s'y opposait et leur demandait surtout de se concentrer sur leur obligation initiale, c'est-à-dire assurer la sécurité de la caravane. Mais le poids des habitudes et la cupidité de ces soldats aventuriers étaient finalement tels qu'ils n'ont pu s'empêcher de se livrer à des véritables chasses à l'homme. L'ingénieur russe du grand « Pacha réformateur » d'Égypte comprend très vite que le phénomène est si durablement ancré dans les sociétés visitées qu'il sera difficile à lui seul de l'endiguer en un si court laps de temps :

À part Osman Bey, aucun de ses officiers n'a emmené sa famille avec lui. Dans ce contexte, les Turcs sont les plus prudents, [...]. Mais ici, tout le monde possède des esclaves filles ou garçons noirs, [...] Les riches ont même des abyssiniennes, qui sont d'ailleurs beaucoup moins chères ici qu'au Caire ; à 200 roubles, tu as une très bonne. Pour les plus belles, c'est 350 roubles..., tandis que les esclaves noires ordinaires sont entre 100 et 150 roubles. (E. Ковалевский, 1872 : 212-213).

C'est avec beaucoup d'amertume et de sentiment d'impuissance que ce diplômé de l'université de Kharkov (Ukraine) découvre l'horreur du commerce des Noirs. Sous ses yeux, des familles entières de Soudanais et d'Éthiopiens sont traquées, capturées, ligotées et distribuées comme du bétail par ses mercenaires égyptiens entre eux. Dans cette chasse, la préférence allait plus aux jeunes filles et garçons (5-11 ans), « jugés plus malléables » à domestiquer selon les exigences de leurs futurs acquéreurs¹⁰. Les plus âgés, émasculés plus tard parfois, sont utilisés pour porter les bagages et pouvaient marcher sous le soleil, corde au cou, ne buvant et ne mangeant que si l'abondance de l'eau et de la nourriture le permet. Kovalevsky contemple ce spectacle avec beaucoup d'incompréhension et de questionnements. Il sera d'autant plus décontenancé lorsqu'il sera confronté à l'attitude docile et mécanique de certains esclaves envers leurs anciens propriétaires :

J'ai été beaucoup marqué par la conduite d'un Noir. A peine ils (les mercenaires) l'ont attrapé que notre guide arabe, après l'avoir attentivement examiné, a crié que c'était son esclave acheté aux Djellabes il y a environ vingt ans. Aussitôt, il a revendiqué ses droits de propriété sur le Noir. [...] en m'adressant à l'homme noir, j'ai annoncé qu'il était libre désormais ; mais à ma grande surprise, il a suivi son ancien maître ; et une heure plus tard, je le voyais déjà en train d'implorer la bonté de son maître comme un âne. La conscience de son humiliation, le sens du devoir, le respect du droit d'autrui sur soi-même chez un Noir se manifestent sans cesse ; ces sentiments en lui sont impénétrables, instinctifs et le réduisent à l'état le plus misérable. (E. Ковалевский, 1872 : 174).

10 Botte (2016 : 16) constate que « le prix des esclaves varie en fonction de l'âge et, pour les jeunes femmes, de leur beauté ; il croît au fur et à mesure de la descente sur le Nil pour culminer à Alexandrie, et fluctue selon les arrivages et le nombre d'esclaves mis en vente ».

Très tôt rompu aux idées humanistes des *Lumières*, Kovalevsky cherche à comprendre la nature humaine à travers cette expérience d'exploitation de l'humain par son prochain. Il ne peut se résoudre souvent à accepter simplement cet abandon volontaire de ces Noirs de leur liberté dans les mains d'un seul individu. - Qu'est-ce qui les y oblige ? Voilà la grande énigme qui le taraude tout au long de son séjour au Soudan. Si au début, il a dû penser que c'était une question de rapports de force, désormais il sait que les raisons de cette servitude sont plus profondes, peut-être culturelles, sociales et psychologiques. Note-t-il ainsi dans son journal : « Je suis très loin d'être un défenseur aveugle des noirs, mais je défends une personne qu'on veut priver de sa dignité humaine. [...] ils sont moins à blâmer pour leurs vices que d'autres qui se disent plus conscients qu'eux » (E. Ковалевский, 1872 : 223). Il ajoute plus loin : « Ce que j'ai dit émane de mon constat personnel, puis des observations et des témoignages de nombreux voyageurs » (E. Ковалевский, 1872 : 224).

Pourtant, il ne se résignera jamais à laisser ses soldats faire selon leur bon vouloir. Par exemple, au cours d'une de ses campagnes de recherche des sources du Nil, les militaires égyptiens avaient capturé trois personnes issues des tribus d'Afrique centrale. L'officier russe leur a ordonné immédiatement de les libérer. C'est dire à quel point celui qui prenait plaisir à donner des noms russes aux fleuves africains ne voulait associer sa mission à une opération de chasse aux esclaves. Toutefois, il ne remet pas entièrement en cause la supériorité du Blanc sur le Noir : « Si vous tombez sur un Noir par surprise, alors la supériorité de la couleur de peau et des armes européennes le fera précipiter dans le premier trou comme une bête sauvage ». Puis, à lui de reconnaître quand même : « c'est un sentiment instinctif de peur commun à l'animal et à l'homme » (E. Ковалевский, 1872 : 225).

Quelques années plus tard, un autre russe a l'occasion d'assister, impuissant, à des scènes similaires dans la même zone. Il s'agit de Dr Vassili Junker (1840-1892) qui mena des recherches fructueuses dans la région du Soudan en 1875. Explorateur solitaire qui finance solitairement ses nombreux voyages en Afrique, Junker devait alors pactiser avec des mercenaires égyptiens en service en Nubie pour assurer la sécurité de sa caravane. Comme avec Kovalevsky, les soldats n'ont pas pu se contenter de leurs perdiems d'expédition. Ils se sont rendus coupables de plusieurs atrocités envers les communautés noires de l'Afrique centrale. La manœuvre utilisée était toujours la même et effroyablement efficace :

Une attaque par surprise, généralement à l'heure du repos. Au milieu des hurlements de guerre et du sifflement des sagaies, la cavalerie ennemie dévaste toutes les cases. La charge des chevaux brise les groupes de résistance, et les cavaliers mettent le feu aux pailletes pour accroître la panique. Les raziés qui parviennent à fuir en brousse ne risquent plus grand-chose, sitôt qu'ils ont mis une courte distance entre eux et leurs agresseurs. Quant à ceux qui sont restés sur place, les raziés les parquent et les trient, n'emmenant avec eux que les filles et les garçons sortis de la première enfance [...]. (A. Vivien, 2016 : 148).

Craignant principalement pour sa vie, Junker arrête rapidement de moraliser ses mercenaires-gardes du corps pour se muer en simple spectateur, non sans compatir aux souffrances des captifs :

Je me trouvais à Kibbi, source de la rivière Uélé, et donc j'avais atteint l'objectif tant escompté. Il m'a été donné de pénétrer dans des territoires où l'homme blanc n'avait jamais mis son pied, et ainsi enrichir notre connaissance sur l'Afrique. Néanmoins, dans ce voyage, je ne pouvais pas me réjouir de ma réussite. Les permanentes scènes de cruauté et de brutalité, les punitions quotidiennes des serviteurs et des esclaves passés à tabac, les malades et les blessés, [...] la compassion envers ces misérables noirs dépouillés - tout cela joint à la menace d'un assaut nocturne des indigènes et les terribles orages nocturnes avec un tonnerre assourdissant et des averses sporadiques - ne donnaient pas une sensation de paix, de satisfaction et de bien-être. (B. Юнкер, 2006 : 211).

Le premier explorateur russe en Afrique centrale ne pouvait pas ignorer le sort tragique qu'ont connu plusieurs voyageurs européens sur le continent, parmi lesquels on peut citer Mungo-Park et le Major Gordon Laing. C'est d'ailleurs dans cette même zone, plus précisément vers Sennar qu'a été « assassiné en 1705 le Français Du Roule, qui se rendait en Abyssinie comme ambassadeur de Louis XIV » (A. Jacobs, 1856 : 886). Le savant russe va tirer cependant un enseignement de cette première expérience, car lors de son prochain déplacement entrepris juste une année plus tard (1879), il renonce aux services des mercenaires. Cette fois-ci, il compte faire prévaloir son charisme et son intelligence. Après tout, il avait remarqué, au cours de son séjour précédent, que ce n'était pas si difficile de nouer des amitiés avec les communautés africaines. Il avait aussi appris quelques notions linguistiques pour communiquer avec elles. Il écrira dans son journal : « C'est justement le fait que je me suis bien comporté à l'égard des indigènes qui m'a permis de pénétrer aussi loin dans des pays interdits auparavant, mais qui se sont ouverts à moi, chercheur-solitaire, accompagné seulement de quelques serviteurs adolescents » (B. Юнкер, 2006 : 27).

Finalement, terrassé par la maladie et la fatigue occasionnée par sept ans d'exploration sans répit, Junker est forcé de rentrer en Russie par le port de Zanzibar en Tanzanie en janvier 1886. Sur le trajet de retour, il ne peut s'empêcher de constater que les filles Tutsi

sont de loin les gens les plus belles que j'ai rencontrées en Afrique équatoriale. Attirés par la couleur de leur peau et leur figure parfaite, les marchands de Zanzibar les achètent pour aller les vendre très cher sur le marché aux esclaves. Les arabo-nubiens chassent de la même manière les filles abyssines et oromo (c'est le mot « Gallas » qui est utilisé dans le texte initial). (B. Юнкер, 2006 : 743).

L'Abyssinie était le terrain privilégié des chasseurs d'esclaves, lesquels ont

laissé dans leur sillage d'énormes dégâts rapportés par plusieurs voyageurs russes qui ont visité l'Afrique de l'Est durant le règne de Ménélik II¹¹. Certains comme le colonel Leonid Artamanov (1859-1932)¹², qui a séjourné en Abyssinie en 1898, ne se sont pas limités à dénoncer simplement ce trafic. Il a dû, à plusieurs reprises, utiliser la manière forte pour obliger les soldats abyssins (avec lesquels il a conquis de vastes territoires pour le Négus) à cesser le pillage des hameaux et la chasse aux esclaves. Ainsi, note-t-il dans son carnet de route :

De façon générale, les Abyssins ont capturé plus de 150 femmes et enfants. J'ai fermement insisté auprès de Fitawrari Hayli (le commandant des troupes éthiopiennes) de les libérer (avec quelques vieillards), il a accepté avec beaucoup de peine, car pas moins de 30 esclaves lui revenaient comme part du butin. (J.I. K. Артамонов, 1979 : 129-130.)

L'esclavage a été pendant longtemps pratiqué et encouragé par l'aristocratie abyssine, devenue insatiable à mesure que l'empire de Ménélik étend ses frontières dans les territoires habités par des populations à la peau plus foncée, considérées comme sauvages. Lovejoy précise (2017 : 232) :

La traite éthiopienne concernait surtout les enfants, en particulier les petites filles. Il y en avait deux fois plus que de petits garçons et la grande majorité de tous ces esclaves avait moins de vingt ans. Ces enfants venaient du sud et du sud-ouest de l'Ethiopie chrétienne ; les principautés Galla et Didama obtenaient souvent des enfants par des razzias en s'attaquant à des voisins plus faibles qu'elles ou en se battant entre elles. Beaucoup d'autres enfants étaient également enlevés et d'autres étaient sans aucun doute achetés pendant les périodes de famine. [...] En général, les filles « rouges » avaient davantage de valeur pour l'exportation alors que les « noires » *shan qall* restaient souvent dans l'Ethiopie chrétienne [...].

Il faut souligner que beaucoup d'Européens ayant vécu à Harare possédaient aussi des esclaves. On se souvient, par exemple, de la demande de deux esclaves formulée par le poète français Arthur Rimbaud (1854-1891) à l'adresse d'Alfred Ilg (ingénieur suisse devenu un conseiller indispensable de Ménélik) dans sa fameuse lettre du 20 décembre 1889 (C. Moret).

Un autre poète, cette fois-ci venant de la Russie, en la personne de Nicolaï Goumiliov (1886-1921), fera de l'esclavage un des thèmes centraux de son œuvre poétique, écrite à la suite de plusieurs expéditions en Ethiopie au début du XX^e siècle.

La version maghrébine du commerce des esclaves est d'abord connue en Russie grâce au récit de voyage du capitaine Matveï Kokovtsov (1745-1793), qui étudia les ports tunisiens et algériens en 1776 et 1777¹³. A l'époque, presque tout le

11 Pour plus d'informations sur la relation entre l'empire de Ménélik II et la Russie, voir A.A. Maiga, 2017 : 17-37.

12 C'est le fameux colonel russe qui, le 22 juin 1898, a bravé les crocodiles à la nage pour aller hisser le premier drapeau français au bord du Nil Blanc à Fachoda en faveur de la mission Bonchamps. Voir le chapitre « La longue marche vers Fachoda, 1893-1898 » dans le livre d'Henri Wesseling, 1996 : 423-496.

13 Lire l'article écrit sur les voyages anonymes de Matveï Kokovtsov au Maghreb (A.A. Maiga, à paraître en 2020).

Maghreb vivait sous le joug ottoman. Les Russes étant en situation de conflit perpétuel avec les Turcs sur leurs frontières australes, Kokovtsov a dû user d'une fausse identité pour mener ses prospections. Dans la foulée, il rencontre les dignitaires tunisiens et algériens, gagne leur confiance et parvient à se rendre sur des lieux stratégiques des villes visitées, comme les marchés aux esclaves, où il s'aperçoit de l'ampleur du phénomène. Le marin russe se renseigne sur les prix, les origines, les destinations et les possesseurs potentiels des esclaves. A la suite de quoi, il retient deux catégories d'esclaves : « Les uns appartiennent au Dey d'Alger ou au gouvernement, tandis que les autres sont réservés aux citoyens ordinaires » (Ю.М. Кобищанов, Л.Е. Куббель, 1974 : 132).

Dans le chapitre de son récit consacré aux esclaves, le jeune officier russe accorde une attention particulière à ceux dits « chrétiens », dont il dit jouir de beaucoup plus de liberté que leurs camarades de l'Afrique subsaharienne. Bénéficiant de la confiance des Turcs, certains d'entre eux-ci « n'accomplissent que des tâches légères et sont non seulement autorisés à se reposer après le travail, mais ont aussi la liberté de travailler à leur propre compte » (Ю.М. Кобищанов, Л.Е. Куббель, 1974 : 132). Cependant, ce traitement de faveur accordé aux esclaves chrétiens vise principalement à obtenir une bonne rançon pour eux lors des opérations de rachat qui avaient lieu fréquemment grâce à la générosité des « bons chrétiens » (D. Brahimi, 2008 : 129). Kokovtsov nous apprend également que les

Turcs d'Algérie, par manque de femmes originaires du Levant, épousent des esclaves chrétiennes ; lesquelles, dans ce cas, se convertissent généralement à l'islam. Les enfants issus d'une telle union obtiennent le droit légal d'exiger qu'on les traite avec la même dignité et considération que les Turcs de souche. Ce sont surtout les enfants de leurs concubines mauritaniennes et arabes qui sont lésés, car ces derniers ne peuvent prétendre aller au-delà du grade de simple soldat. (Ю.М. Кобищанов, Л.Е. Куббель, 1974 : 120).

L'esclavage en Afrique arabo-musulmane avait des motivations principalement religieuses et politiques. Par exemple, seuls les Européens faits prisonniers lors des guerres d'expansion sont réduits à l'esclavage. Sinon, dans les pays nord-africains, les Chrétiens et les Juifs, considérés comme des « peuples croyants du Livre », bénéficient d'un statut particulier. Ainsi, l'islam ayant prôné de réduire à l'esclavage les païens, l'Afrique subsaharienne constituait une réserve idéale pour les marchands arabes. Leur espace d'opération allait du Sud de la Mauritanie au Soudan du Sud, en passant par le Mali, le Bénin, le Niger, le Cameroun et le Tchad. La conversion de ces Etats-royaumes africains à l'islam s'est déroulée simultanément avec leur transformation en sources d'approvisionnement en esclaves pour les marchés de l'Afrique du Nord. La fortune de beaucoup de dignitaires de cette aire géographique provenait du trafic d'esclaves. Des voyageurs russes comme Alexeï Kouropatkine et Lev Kostenko ont pu constater que de nombreux marchés aux esclaves de l'Algérie fonctionnaient encore en plein régime en 1875 : « Un esclave nègre en bonne santé

sur le marché de Mzab (Ouargla) peut coûter jusqu'à 600 francs, une ouvrière jusqu'à 300 francs et une belle jeune femme noire devant aller servir dans un harem se discute jusqu'à 1000 francs ». (Л. Костенко, 1880 : 91).

Plus tard, lors de son voyage au Maghreb en 1897, Edouard Tsimmerman signalera avoir croisé de nombreux « anciens esclaves restés (en Tunisie et en Algérie) après leur libération » (Э. Циммерман, 1899 : 299). Désormais tributaires du « statut d'esclave » pour toujours, il leur est difficile de prétendre à un traitement social équitable. Tsimmerman explique que certains hommes exercent des métiers dévalorisés comme ouvriers, bijoutiers, tisseurs de paniers, de chapeaux, d'éventails. D'autres travaillent comme domestiques ou hommes de main pour les Arabes sur les marchés et dans les fermes. Les femmes noires, quant à elles, gagnent leur vie « en vendant du pain dans des paniers et en faisant la lessive, la magie ou le trottoir » (Л. Костенко, 1880 : 33-34). Au demeurant, les descendants d'esclaves noirs gagnent leur vie en Afrique du Nord en « mettant de l'ambiance et en faisant du bruit pendant les fêtes musulmanes ou chrétiennes », d'après Kostentko (1880 : 34).

La traite des Noirs dans le monde musulman a été autant importante que sur l'océan atlantique. D'ailleurs, l'abolition de l'esclavage se fera de façon tardive en Afrique du Nord et dans les autres pays arabes. En dépit de son interdiction par l'Éthiopie et l'empire ottoman vers 1850, il faudra attendre l'installation des Britanniques au Moyen-Orient pour voir ce trafic disparaître graduellement. Lovejoy (2017 : 230) estime qu'environ deux (2) millions de Noirs capturés et transportés vivants à travers le Sahara, le Nil, l'océan indien et la mer Rouge dans les points de vente des capitales musulmanes comme Alger, Tunis, Tripoli, Smyrne, Djeddah, Damas et Istanbul. Au moins un million de ces esclaves étaient issus de la Haute Vallée du Nil et d'Éthiopie. Certains d'entre eux seront entièrement intégrés dans les sociétés d'accueil, mais d'autres, aussi nombreux, trouveront la mort durant le transport ou dans les attaques menées à des fins de réduction à l'esclavage. Le cas des Noirs sud-africains est dans ce sens intéressant dans la mesure où ils ont été exploités sur leur propre terre.

2. AFRIQUE DU SUD: LES BRITANNIQUES ABOLITIONNISTES FACE AUX BOERS ESCLAVAGISTES À TRAVERS L'ŒIL RUSSE

Au début du XIX^e siècle, un jeune marin russe du nom de Vassili Golovnine (1776-1831) découvre avec stupéfaction la traite clandestine des Noirs au sud de l'Afrique, et surtout la réticence assumée de la société esclavagiste du Cap de Bonne-Espérance à abandonner cette pratique, alors que l'empire britannique qui commençait à régner sur la presque île venait d'interdire officiellement, en 1807, la déportation des Africains en Amérique, et s'apprêtait à s'engager résolument dans la lutte contre le

commerce d'esclaves dans ses colonies (J.-F. Milliroux, 1866).

A son arrivée dans la colonie du Cap en 1808, Golovnine dénombre « 61947 » habitants répartis entre « 21746 chrétiens (blancs), 25754 esclaves-noirs » (B.M. Головнин, 1864 : 137), ce qui signifie que les esclaves étaient plus nombreux que les citoyens libres de la colonie. Contraint de rester au Cap pendant plus d'une année à cause d'un incident diplomatique entre Russes et Anglais en Europe¹⁴, le jeune capitaine a pu côtoyer maints fermiers blancs et n'a pas apprécié le traitement qu'ils infligent à leur main-d'œuvre noire. Dans son journal de bord, il constate :

À mon avis, leur principal vice est la cruauté avec laquelle beaucoup d'entre eux traitent leurs esclaves, [...] il paraît que, depuis que les Anglais ont limité la cruauté des maîtres envers leurs esclaves en interdisant le commerce des noirs, on a commencé à mieux traiter les esclaves et à prendre soin de leur santé. C'est l'avarice, et non l'humanité, sans aucun doute, qui les a poussés à prendre de telles mesures : leur incapacité à remplacer la main-d'œuvre moins coûteuse des cadavres noirs, a emmené les maîtres à mieux entretenir leurs esclaves. (B.M. Головнин, 1864 : 176-177),

Les conditions de vie des noirs sud-africains avaient-elles pu amener l'aristocrate russe à prendre conscience du problème de la classe paysanne de son propre pays ? Même s'il ne fait aucune comparaison entre les deux situations dans son récit, il est quand même intéressant de voir, qu'à son retour à Saint-Pétersbourg, Golovnine sera parmi les premiers propriétaires terriens russes à affranchir leurs serfs et à leur octroyer des compensations¹⁵.

L'exemple de Golovnine est moins suivi par son compatriote Ivan Gontcharov (1812-1891) qui débarque au Cap en 1853 sur la *Frégate Pallas* (nom qu'il donnera aussi à son récit de voyage), soit plus de quarante-cinq ans après le passage de son aîné. Gontcharov a vécu de plus près la difficile cohabitation entre Noirs sud-africains et Afrikaners ou Boers (descendants des premiers néerlandais), ainsi que les changements majeurs apportés par la colonisation britannique, au premier rang desquels se trouve l'abolition de l'esclavage, mesure qui opposa les Britanniques à la communauté hollandaise dont l'économie et le mode de vie étaient essentiellement fondés sur l'exploitation de la population locale. Lovejoy (2017 : 344) souligne que cette émancipation des esclaves a pour conséquence directe le Grant Trek (la grande migration) qui conduira des milliers de fermiers Boers à empiéter sur les terres des populations noires, source de nombreux conflits ravageurs.

Le séjour de Gontcharov au Cap coïncide avec cette période instable. Dès sa descente du bateau, l'écrivain russe n'a qu'une obsession : voir ou pour reprendre ses propres mots : « attraper un bochiman » (terme désuet ; actuellement, on les appelle « les

14 Voir l'article réalisé par A.A. Maïra (2015 : 134-149) sur la « Première relation de voyage russe en Afrique du Sud (1808) ».

15 Mais il faudra attendre jusqu'en mars 1861 pour voir le servage aboli dans toute la Russie par le tsar Alexandre II (1818-1881), selon G. Boti, (2011).

San »). Un maître d'esclaves lui réplique alors : « Non, tu ne l'attraperas pas, même s'il y en a beaucoup qui se cachent pendant la nuit dans les environs. [...] C'est au coucher du soleil qu'ils sortent de leurs trous pour faire des troubles ». (И.А. Гончаров, 1985 : 180).

Pour assouvir sa curiosité, l'auteur d'*Oblomov* (1859) se met à parcourir les centres pénitenciers du Cap, où étaient détenus des centaines de guerriers xhosas (« cafres » dans les anciens récits de voyage) à la suite de la huitième guerre qui les opposa aux colons européens. Arrivé dans un de ces établissements, Gontcharov s'adresse à un des gardiens en ces termes :

« Avez-vous des bushmen ? ». [...] « Il y en a trois » - a répondu le gardien. [...] Quelle créature pitoyable ! Il marchait doucement, se déplaçant à peine, ses pieds enchaînés, et les yeux baissés ; d'autres l'ont poussé dans le dos en l'emmenant encore plus près de nous. Il était objet de toutes railleries, le rire était sans fin. Devant moi était arrêtée une créature qui ressemble à peine à une personne, de même taille que le singe. (И.А. Гончаров, 1985 : 183).

Le grand romancier de la littérature russe du XIX^e siècle tenta sans succès d'arracher un mot au prisonnier San par l'entremise du gardien. Puis, après l'avoir longuement scruté, Gontcharov se met à dissenter sur le bien-fondé des « théories sur l'inégalité des races ». Cependant, aussi étonnant que cela puisse paraître, il se fait éclairer par le surveillant pénitentiaire lui-même :

Et c'est lui mon frère (ou mon semblable) ! » – J'ai pensé, en regardant douloureusement cette pauvre créature inachevée. « Ils ne sont peut-être d'aucune utilité. – J'ai dit. - Il semble que leur cerveau n'est pas du tout développé ». – « On ne peut pas dire cela ». – A répondu le gardien, « ils sont sauvages et insociables, parce qu'ils vivent séparément dans leurs communautés, mais ils sont très intelligents, ils passent surtout maîtres en matière de tromperie et de vol. En outre, ils savent parfaitement attraper les animaux, les oiseaux et les poissons. Ils les tuent à l'aide de flèches empoisonnées. (И.А. Гончаров, 1985 : 184).

Gontcharov est venu dans la Colonie du Cap avec la tête déjà pleine de préjugés sur les Noirs. Il avait eu l'occasion de se convaincre de la supériorité de sa race et de la civilisation occidentale durant les escales précédentes de la frégate *Pallada* à Madère et au Cap-Vert. Plus tard, il se rendra coupable du même dédain envers les Chinois et les Japonais rencontrés sur son itinéraire. Comme si ce voyage ne lui servait que de prétexte pour réaffirmer les thèses racistes. Son récit de voyage a rencontré un énorme succès auprès de ses contemporains. Des voyageurs comme Alekseï Vichestlavtsev (1831-1888), qui séjourne au Cap durant sa navigation autour du monde accomplie en 1858-1860, l'ont pris dans leurs bagages comme guide-référence, avant de commencer à forger leur propre opinion sur la situation des Noirs en Afrique australe. Ce dernier pouvait-il alors noter, par exemple, dans son journal :

Il arrive très souvent que les croiseurs britanniques attrapent les navires espagnols ou portugais, avec des nègres pour l'Amérique ; ces navires sont habituellement amenés au Cap, et les nègres, pour ne pas inonder la ville de vagabonds, on leur donne des ressources

nécessaires pour un temps, après quoi ils reçoivent tous leur liberté. (А. Вышеславцев, 1858 : 67-68).

Aucun bateau russe n'a été signalé en train de participer à ce trafic d'esclaves, que ce soit à destination du continent américain ou vers les possessions russes de l'Extrême Orient, qui souffraient pourtant d'un manque criant de mains-d'œuvre. Vers la fin du XIX^e siècle, certains voyageurs comme Victor Machkov (1867-1932) et Alexandre Boulatovitch (1870-1919) ont tenté l'expérience d'emmener des jeunes africains en Russie, non pour les vendre, mais pour les éduquer et civiliser. Toutefois, à chaque fois, ces adolescents abyssins étaient obligés de retourner chez eux pour fuir les moqueries des Russes qui peinaient à cerner cette altérité raciale et culturelle. Il leur était beaucoup plus facile de jouir du soutien russe sur leur sol qu'en Russie elle-même. Cette certitude se renforce davantage chez les Abyssins lors de leur première confrontation armée avec les Italiens, au cours de laquelle l'apport russe a été décisif.

3. LES VOYAGEURS RUSSES FACE À L'ENJEU DE LA COLONISATION DE L'AFRIQUE

Le rôle joué par la Russie impériale dans les événements qui ont marqué la période coloniale en Afrique, est peu connu, sinon ignoré. Pourtant, lorsqu'on creuse dans les archives moscovites et saint-petersbourgeoises, on s'aperçoit que la Russie n'était pas aussi indifférente à ce qui se jouait sur le continent noir. Des Russes avaient même tenté de fonder une colonie en Afrique de l'Est. Et le projet aurait pu aboutir n'eussent-été le manque d'expérience de son initiateur et la détermination bien sûr de la partie française dont le territoire était visé.

En effet, tout commence en janvier 1889, lorsque Nicolas Achinov (1856-1902) débarque à Djibouti avec une forte délégation de cosaques. Il décide d'élire domicile à Sagallo. Ici, il envisageait de fonder une « colonie cosaque » pour laquelle il avait déjà imaginé un nom : « la nouvelle Moscou » (« Novaya Maskva » en russe). Dans sa vision, la nouvelle Moscou devait servir plus tard de port permanent pour la flotte russe sur la route des Indes. Ce plan bien réfléchi a eu ses sympathisants tant en Russie qu'en Abyssinie¹⁶. Seulement, le lieu choisi par Achinov était déjà sous tutelle française. Alors, les officiers français en Somalie n'ont pas tardé à rendre visite à l'ataman (chef cosaque)¹⁷ pour connaître ses vraies intentions par rapport à ce territoire déjà conquis.

Malheureusement, la mésentente entre Russes et Français s'envenima si bien que le 17 février 1889, trois navires français durent forcer Achinov et sa troupe à se

16 Concernant l'image de l'Ethiopie dans la littérature russe, voir A.A. Maiga (2017).

17 Mot russe, issu du turco-tatar *Ata* qui signifie « père », auquel s'ajoute le suffixe augmentatif *man*. C'est un titre porté par les chefs cosaques élus à la tête d'unités militaires ou de villages.

rendre. Son campement est démantelé, les Français les conduisent, lui, ses hommes et sa femme à Suez, d'où ils rejoignent Odessa. À son retour en Russie, l'empereur Alexandre III, mécontent de la désobéissance d'Achinov, et du fait que « l'affaire Sagallo »¹⁸ ait beaucoup nui à la santé de la nouvelle amitié franco-russe, enverra le « cosaque aventurier » en exil, avant de le gracier en avril 1890. Achinov se rendra par la suite à Paris et à Londres¹⁹.

Avec l'épisode de Sagallo, qui a eu un écho retentissant dans toute l'Europe, les Russes découvrent l'enjeu de la colonisation en Afrique. Leur stratégie change. Ils optent désormais pour la voie religieuse et diplomatique. Comme le soulignera plus tard l'ataman Vassili Arkhipov, « les Abyssins ont su des premiers voyageurs russes que notre religion est similaire à la leur, et c'est pourquoi ils nous ont aimés. Dès qu'ils nous aperçoivent, ils disent « Moskof chrétien, Malkam ! », qui signifie « chrétien russe, un homme bon » (Jl. K. Артамонов, 1979 : 170-171).

C'est ainsi que plusieurs missionnaires et militaires russes se succéderont dans la cour impériale abyssine. Mais un nom sort du lot, celui de Nicolas Leontief (1862-1910) qui a joué un rôle prépondérant dans la victoire éthiopienne de mars 1896 (la première guerre italo-éthiopienne). Leontief, à peine arrivé en Abyssinie en 1895, organise la première mission diplomatique abyssine en Russie. Menée par le conseiller et interprète du Négus, Ato Joseph Négoussié, elle est composée de deux princes, d'évêques de l'église de Harare et d'officiers supérieurs de l'armée abyssine. De Saint-Pétersbourg, le comte Leontief retourne en Abyssinie avec une importante cargaison d'armements²⁰ qui va s'avérer très déterminante quelques mois plus tard à la bataille d'Adoua, comme le témoigne ce fragment de l'article de Gaston Vanderheyden²¹ publié dans la revue *À travers le monde* : « Ils (les soldats abyssins) sont bien armés de Vetterlis, de fusils gras, [...] et de fusils russes » (*Revue annuelle À travers le monde*, 1896 : 11).

Dès lors, Leontief devient presque incontournable dans les prises de décision concernant l'avenir de l'Empire abyssin. Il devient le conseiller rapproché de Ménélik II dans les affaires internationales et sécuritaires, pour ne pas dire son éminence grise. Puis, couronné de nombreuses médailles et de titres comme le comte « Abaï », il participe activement à la libération des prisonniers italiens. En témoignent ces quelques lignes de la lettre d'un lieutenant italien qu'on peut lire dans l'ouvrage écrit par le journaliste Yuri Lukyanovich Elets sur le séjour de Leontief en Abyssinie « à partir de documents et de carnets de route » du comte :

18 Le scandale de « Sagallo » a été relayé par plusieurs journaux en France, en Angleterre et en Russie à la fin du XIX^e siècle.

19 Des détails plus poussés sur l'affaire Sagallo sont donnés par le Vicomte de Constantin. (J.-R. de Constantin, 1891).

20 Soit 135 caisses de fusils, selon certaines sources.

21 Il a séjourné en Abyssinie quand Leontief s'y trouvait.

Le General Albertone m'a prié de vous exprimer son déplaisir parce qu'il n'a pas obtenu au Ras Makonen de vous venir saluer et d'exprimer au nom des prisonniers italiens la reconnaissance pour les actes de générosité et d'humanité que vous faisiez tous les jours pour eux. Il ferait connaître à S.M. le Roi d'Italie et au Ministère vos nobles actions. [...]. (Ю. Елецъ, 1898 : 265).

Entre 1896 et 1898, Leontief mène des pourparlers de paix et de négociations importantes au nom du gouvernement abyssin à Rome, au Vatican, à Istanbul, et même chez lui à Saint-Pétersbourg. Satisfait des résultats de ses missions et de sa loyauté, le roi des rois d'Éthiopie le nomme gouverneur général des provinces équatoriales d'Abyssinie au cours de l'été 1897. Toutes les missions successives russes passeront chez lui. Le général Vlassov, Artamanov et tant d'autres ont pu profiter du prestige dont jouissait celui que certains voyageurs français décrivaient comme un « aventurier de génie ». Le Dejazmach²² Leontief s'investit également dans la formation de l'armée éthiopienne. Il créa même un camp qu'on lui fera baptiser au nom du tsar Nicolas II. Il collabore étroitement avec le pouvoir français de Djibouti qui lui fait venir des tirailleurs sénégalais depuis Saint-Louis pour prendre part à la création d'une armée moderne abyssine. Ils sont commandés par le général Leymarie, un Français.

Pour comprendre les raisons profondes de l'engagement de Leontief en faveur de la cause abyssine, il convient de lire les textes du premier ethnologue russe dans ce pays, Alexandre Boulatovitch (1870-1919), qui affirmait fièrement en 1897 :

À la conférence de Bruxelles, l'ensemble de l'Afrique a été fractionnée en « sphères d'influence » par les puissances intéressées, [...]. Si cette approche à l'égard de la population africaine a été justifiée dans une certaine mesure par son faible niveau culturel, elle est tout à fait injuste et arbitraire par rapport aux peuples abyssins qui pratiquent le christianisme bien avant certaines nations européennes [...]. (А. Булатович, 1971 : 258).

À l'image de Boulatovitch, nombre des écrivains-voyageurs russes pensent que l'Abyssinie est dotée de toutes les capacités nécessaires pour se développer sans passer sous tutelle étrangère. Contrairement à leurs homologues de l'Europe de l'Ouest dont les pays d'origine sont engagés en Afrique, la plupart des voyageurs russes mettent un point d'honneur à infirmer ou à ignorer simplement l'indispensable « mission civilisatrice » de l'Europe en Afrique.

En revanche, Nicolaï Goumiliov contredira l'opinion de son mentor Boulatovitch, dont il imitera pourtant le trajet lors de son voyage en Éthiopie en 1910-1911. Pour le chef de file des acméistes, les Européens, détenteurs de la civilisation la plus brillante de l'univers, ont la responsabilité de conduire les peuples du Nouveau Monde, dont l'Afrique, à la Lumière. Il souhaitait lui-même montrer l'exemple en allant rassembler les tribus mystérieuses du sud de l'Abyssinie pour les civiliser, quitte à

22 Titre militaire attribué au commandant de la force armée éthiopienne. Les héritiers des *leul ras* portaient le titre de *leul dejazmach* pour les distinguer des dejazmach de sang non impérial.

les arabiser s'il le faut (Н.С. Гумилев, 2005 : 71). Goumiliov ne réussira jamais à matérialiser ce rêve, car il mourra tragiquement en 1921 dans la confusion la plus totale des événements de la période postrévolutionnaire.

Entretiens, il profite de son poème « Mik » (Мик), épopée poétique pour enfants écrite en 1914 (soit un an après le dernier séjour de Goumiliov en Afrique) et publié en juillet 1918, pour dépeindre le rapport psychologique entre Européens et Africains en Afrique coloniale. Dans le poème, il y a deux personnages principaux : Louis - fils de l'ambassadeur de France à Addis-Abeba, et Mik - esclave abyssin. Louis, comme tout citoyen européen arrivant en Afrique, ressent d'emblée sa supériorité raciale sur son congénère noir. Puis, comme « le destin a prédéterminé que Mik soit un esclave », Louis « souhaite faire de lui son assistant », et devenir lui-même roi. Il peut alors clamer fort à tout guerrier africain qui souhaite lui arracher son esclave :

Je suis blanc, de ma terre

De grands navires viendront

Et avec eux des milliers de soldats ... (Н. Гумилев, 2010 : 228-229).

Le poète russe voit donc dans la colonisation de l'Afrique non seulement une guerre idéologique et économique entre l'Europe puissante et l'Afrique faible, mais surtout une « bataille raciale » dans laquelle les « Blancs » gagnent toujours grâce à la croix du Christ. Cette idée est exprimée de manière pittoresque dans son poème « Nuit africaine » (Африканская ночь) :

<...> derrière le fleuve, une tribu inconnue,

Fait du bruit autour du feu,

Demain, nous nous rencontrerons et saurons

Qui sera le maître de ces lieux.

Eux, ils sont aidés par la Pierre noire (la Kaaba)

Nous, nous avons notre croix pectorale dorée. (Н. Гумилев, 2010 : 181-182).

Goumiliov avait une idée idyllique de la colonisation, penchant davantage pour une opération d'alphabétisation et d'initiation à la culture occidentale qu'une exploitation pure et simple des colonies, comme il le constate lors de ses multiples séjours à Djibouti, ville portuaire d'arrivée et de départ des missionnaires russes en Afrique de l'Est, où le poète russe a trouvé les colons français « arrogants » et moins soucieux du bien-être des populations colonisées :

Djibouti est promis à un bel avenir. Son commerce est en croissance, le nombre d'Européens qui y vivent aussi. [...] Mais il atteindra sa maturité lorsque le chemin de fer le reliant à la capitale de l'Abyssinie - Addis-Abeba sera achevé. [...] C'est seulement dommage qu'il appartient aux Français, qui traitent généralement leurs colonies très négligemment et pensent qu'ils ont fait leur devoir s'ils y ont envoyé

plusieurs fonctionnaires inexpérimentés. (Н.С. Гумилев, 2005 : 78).

Au Maghreb, les voyageurs russes venaient s'inspirer du modèle français de colonisation en vue d'une meilleure administration de leurs nouvelles possessions d'Asie Centrale à forte population musulmane (Tchéchénie, Azerbaïdjan, Kazakhstan, Ouzbékistan, Turkménistan, Kirghizistan et Tadjikistan). Lev Kostenko qui visite l'Algérie et la Tunisie en 1875 ne peut s'empêcher de faire le parallèle entre les colonies françaises du Maghreb et celles de l'empire russe en Asie dans son *Voyage en Afrique du Nord* :

En Algérie, j'étais intéressé par la ressemblance entre nos possessions d'Asie Centrale et celles des Français en Afrique septentrionale, tout en faisant le parallèle entre notre situation économique et celle des Français, aussi entre nos objectifs politiques et nos attentes en Asie Centrale et les objectifs des Français dans leur colonie nord-africaine. (Л. Костенко, 1880 : I.II).

S'intéressant aux deux systèmes de gouvernance expérimentés par les Français en Algérie et en Tunisie ; beaucoup de Russes, à l'image de Tsimmerman, préconisent à leurs autorités celui de Tunisie, car ici, contrairement à l'Algérie, les administrateurs français respectent « les coutumes et l'ordre traditionnel de la nation » et accordent beaucoup d'importance au Bey, en le laissant signer les décisions administratives, quoique celles-ci soient prises par le représentant français. En définitive, « le gouvernement français a non seulement reconnu la grande liberté de vivre sa foi dans le pays, mais a même permis aux citoyens de certaines régions de se gérer selon les vieilles façons », note alors Tsimmerman (Э. Циммерман, 1899 : 298).

Aux yeux de la plupart des voyageurs russes, l'Algérie est le prolongement naturel de la France métropole. Selon eux, les expatriés français et européens y sont les propriétaires des terres, des établissements commerciaux et bancaires, tandis que les communautés locales sont soumises aux tracasseries quotidiennes de la bureaucratie lourde importée de Paris :

L'Algérie étant à une journée de navigation de Marseille, en débarquant, les Français s'y sentent comme chez eux. Ils ne remarquent pas qu'ils sont dans une autre partie du monde. Ils retrouvent ici les mêmes cafés, avec les mêmes garçons qu'ils ont visités la veille à Marseille ; devant eux, la même foule bruyante, gaie et francophone, qu'ils ont quittée il n'y a pas si longtemps sur les boulevards parisiens ; les mêmes journaux de Paris sont offerts par des gamins bruyants ; et en face se précipitent les mêmes tramways et omnibus qu'on retrouve dans n'importe quelle ville de la métropole. (Э. Циммерман, 1899 : 323).

La Russie impériale a été passionnément active dans une autre région de l'Afrique durant les années de la colonisation. Il s'agit de l'Afrique du Sud, où deux cent vingt-cinq volontaires russes ont pris part à la deuxième guerre Anglo-Boer du Transvaal

(1899-1902) aux côtés des Boers. Le plus célèbre de ce contingent était Evgeny Maximov (1849-1904), qui commandera la « Légion européenne » des troupes de l'État boer à la mort du chef d'état-major, le colonel français Georges de Villebois-Mareuil (1847-1900). Grâce aux exploits enregistrés sous ses ordres, Maximov est fait général des Boers en mai 1900. Mais c'est de Saint-Pétersbourg qu'il apprendra, en 1902, la victoire des britanniques, qui ont reçu des renforts conséquents. Deux ans plus tard, en octobre 1904 exactement, Maximov trouve la mort lors de la guerre russo-japonaise. Toutefois, la communauté russe de Transvaal ne cessera pas de croître. Elle dépassera les quarante mille en 1917 (И. В. Следзевский, А. Д. Саватеев, 2003 : 32-33).

CONCLUSION

En Russie, aujourd'hui, il n'y a pratiquement pas de monument commémoratif de l'esclavage. La plupart des citoyens russes continuent d'associer le phénomène à l'itinéraire africain de l'aïeul d'Alexandre Pouchkine et à l'histoire des peuples des Etats du continent américain, singulièrement ceux des Etats Unis et du Brésil. Quant à la mémoire même du servage russe, lorsqu'elle n'est pas édulcorée, elle est surplombée dans les esprits par la vivacité des souvenirs des événements tragiques²³ ayant récemment marqué la Russie. Dans un tel contexte, il s'avère difficile pour beaucoup d'aller aussi loin dans la réminiscence des souffrances passées.

Ceci étant, l'étude des témoignages des voyageurs russes nous permet de mieux comprendre le mécanisme et les acteurs du trafic d'esclaves noirs dans le monde arabo-musulman. Face à ce commerce, l'attitude de ces premiers russes sur le continent africain oscille entre curiosité, incompréhension, révolusion et indifférence. Ils ont dans leur majorité fait valoir le principe de l'égalité entre les peuples du monde sans distinction de couleur. Devons-nous voir dans leur démarche les effets des leçons tirées de leur propre version de l'esclavage ? Toujours est-il, qu'étant eux-mêmes présentés parfois comme « un peuple sauvage » par les voyageurs de l'Europe occidentale, ils étaient les mieux placés pour comprendre le traitement infligé aux esclaves.

Face à la colonisation, certains voyageurs russes Achinov et Goumiliov ont souhaité voir leur pays participer aux grandes manœuvres de conquête territoriale. D'autres comme Leontief, Artamanov, Arkhipov et Maximov ont directement pris part aux opérations en Afrique. Vu l'ampleur de leur investissement, surtout en Afrique de l'Est, il est presque étonnant que le drapeau russe n'a jamais flotté sur aucun lopin de

23 Il s'agit de la première guerre mondiale, de la révolution de 1917, des purges staliniennes des années 30, de la deuxième guerre mondiale avec ses plus de 20 millions de morts, de l'éclatement du bloc soviétique avec ses crises économiques et ses pénuries tous azimuts, etc.

terre de cette zone.

Actuellement, la mémoire de l'Afrique coloniale vit en Russie à travers les témoignages de ces voyageurs et les objets d'art africains amenés par ces derniers dans leurs bagages pour alimenter des musées comme la Kunstkamera de Saint-Petersbourg.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Blacks in Russia : A Historical Perspective. Url : <http://old.kpfu.ru/eng/ahern/493/mod1.htm> (consulté le 12/06/2017).

BOTI Gilles, 2011, *La Russie avant 1917 : de l'abolition du servage à la Révolution (1861-1917)*, Paris, Les Bons Caractères.

BOTTE Roger, 2016, « Des Européens au marché aux esclaves : stade suprême de l'exotisme ? Egypte, première moitié du XIXe siècle », *Journal des africanistes*, tome 86 – Fascicule 2, pp. 6-51.

BRAHIMI Denise, 2008, *Voyageurs dans la Régence de Tunis (XVI^e - XIX^e siècles)*, Carthage, Cartaginoiseries, coll. « La Tunisie de jadis à travers les récits de voyageurs », t. 1.

CONSTANTIN Jean-Robert de, 1891, *L'Archimandrite Païsi et l'ataman Achinoff, une expédition religieuse en Abyssinie, par le Vte de Constantin*. (Préface de Mme Juliette Adam), Paris, Librairie de la nouvelle revue, 2e éd.

GNAMMANKOU Dieudonné, 1996, *Abraham Hanibal. L'aïeul noir de Pouchkine*, Paris-Dakar, Présence africaine.

GNAMMANKOU Dieudonné, juillet-septembre 1997, « Entre la Russie et l'Afrique : Pouchkine, symbole de l'âme russe [archive] », *Diogène*, no 179. Url : <http://mediaafrik.com/entre-la-russie-et-lafrique-pouchkine-symbole-de-lame-russe/>, consulté le 05 mai 2020.

JACOBS Alfred, 1856, « Les voyages d'exploration en Afrique. - les sources du Nil et l'Afrique Equatoriale », *Revue des Deux Mondes*, 2^{ème} période, tome 5, pp. 883-908.

LOVEJOY Paul E., 2017, *Une histoire de l'esclavage en Afrique : mutations et transformations (XIV^e – XX^e siècle)*, Paris, Karthala et CIRESC.

MAIGA Aboubacar Abdoulwahidou, 2017, « L'Ethiopie des voyageurs russes (XVe-début du XXe siècle) », *Actes du colloque international « Le paradigme 'Afrique-Occident' dans une dynamique de globalisation des littératures, arts et cultures »*, Textes réunis par Kouadio Germain N'Guessan, Abidjan, les éditions INIDAF, p.

17-37.

MAIGA Aboubacar Abdoulwahidou, à paraître en 2020, « Les voyages anonymes du capitaine Matveï Kokovtsov au Maghreb en 1776 et 1777 », Actes du colloque international « Identités dissimulées Le voyage anonyme dans les sociétés anciennes et modernes », PULIM (Presses Universitaires de Limoges), Limoges.

MILLIROUX Jean-François, 1866, L'abolition de l'esclavage par l'Angleterre, la France, les États-Unis : rapprochements, Paris, E. Dentu.

MORET Chantal, « Arthur Rimbaud – Alfred Ilg, Une rencontre en Afrique ». Url : <http://lesamisderimbaud.blogspot.com/2016/09/arthur-rimbaud-alfred-ilg-une-rencontre.html> (consulté le 12/06/2017).

MOUSSA Sarga, 2004, Le Voyage en Egypte : anthologie de voyageurs européens de Bonaparte à l'occupation anglaise ; avec la collab. de Kaja Antonowicz, Paris, Robert Laffont,

POUCHKINE Alexandre, 1964, Le nègre de Pierre le Grand (en russe : Арап Петра Великого), (Traduction de Jean-Michel Deramat), Paris, Charpentier. Accessible sur le site de la Bibliothèque russe et slave : [https://bibliotheque-russe-et-slave.com/Livres/Pouchkine - Le Negre de Pierre le Grand.htm](https://bibliotheque-russe-et-slave.com/Livres/Pouchkine_-_Le_Negre_de_Pierre_le_Grand.htm) (consulté le 12/06/2017).

Revue annuelle, 1896, À travers le monde, Paris, Librairie Hachette.

SKIRDA Alexandre, 2010, La traite des Slaves. L'esclavage des Blancs du VIII^e au XVIII^e siècle, Paris, Les Éditions de Paris Max Chaleil,

TROYAT Henri, 1979, Pierre le Grand, Paris, Flammarion.

VIVIEN Alain, 2016, « L'expansion esclavagiste du Baguirmi dans les régions animistes du Logone pendant la dernière décennie du XIX^e siècle », Journal des africanistes, tome 86 – Fascicule 2, pp. 143-157.

WESSELING Henri, 1996, Le Partage de l'Afrique, 1880-1914. Traduction de Patrick GRILLI, Paris, Denoël.

АРТАМОНОВ Леонид, 1979, Через Эфиопию к берегам Белого Нила. М. : Наука. [ARTAMANOV Leonid, 1979, À travers l'Éthiopie jusqu'aux aux rives du Nil Blanc].

БУЛАТОВИЧ Александр, 1971, С войсками Менелика II (дневник похода из Эфиопии к озеру Рудольфа). — М.: вост. лит., БСЭ, изд. 2, т. 6. [BOULATOVITCH Alexandre, 1971, Avec les armées de Ménélik II (journal de l'expédition allant d'Éthiopie au lac Rudo)].

ВОЛЫНЕЦ Алексей, 2017, « История работорговли в России », Русская планета. [VOLNINETS Alekseï, L'histoire de la traite des esclaves en Russie]. Url : <https://>

scisne.net/a-1494 (consulté le 12/06/2017).

ВЫШЕСЛАВЦЕВ Алексей, 1858, « С мыса Доброй Надежды », Русский вестник, № 11., pp. 67-68. [VICHESTLAVTSEV Alekseï, 1858, « Les nouvelles du Cap de Bonne Espérance », Russki Vestnik].

ГОЛОВНИН Василий, 1864, Путешествие шлюпа «Диана» из Кронштадта в Камчатку, совершенное под начальством флота лейтенанта Головнина, в 1807, 1808 и 1809 гг. Том I. СПб. [GOLOVNINE Vassili, 1864, Voyage sur le navire « Diana » de Kronchtadt au Kamchatka... en 1807, 1808 et 1809].

ГОНЧАРОВ Иван, 1985, Фрегат «Паллада». Очерки путешествия в двух томах. / Комм. К. И. Тюнькина. М.: Правда. [GONTCHAROV Ivan, 1985, La frégate Pallas, Moscou, les éditions « Pravda »].

ГУМИЛЕВ Николай Степанович, 2005, Полное собрание сочинений в 10 т. Т. 6. Художественная проза. М.: Воскресенье. [Goumiliou Nikolai Stepanovitch, 2005, Œuvres complètes de 10 tonnes].

ГУМИЛЕВ Николай, 2010, Малое Собрание Сочинений. СПб.: Азбука-Аттикус. [Goumiliou Nikolai, 2010, Œuvres non complètes].

ЕЛЕЦЬ Юрий Лукьянович, 1898, Император Менелик и война его с Италией. СПб, Типография Е. Евдокимова. [ELETS Yuri Lukyanovitch, 1898, L'empereur Ménelik et sa guerre avec l'Italie].

КОБИЩАНОВ Юрий Михайлович, КУББЕЛЬ Лев Евгеньевич, 1974, Африка глазами наших соотечественников. М. : Наука. [KOBICHANOV Yuri Mikhailovitch, KUBBEL Lev Evgenievitch, 1974, L'Afrique vue par nos compatriotes].

КОВАЛЕВСКИЙ Егор, 1872, Путешествие во внутреннюю Африку. СПб. : Типография Ивана Глазунова. [Kovalevsky, Egor, Voyage à l'intérieur de l'Afrique].

КОСТЕНКО Лев, 1880, Путешествие в Северную Африку, Санкт-Петербург, Б.И. [KOSTENKO Léon, Voyage en Afrique du Nord].

МАЙГА Абубакар Абдулвахиду, 2015, « Первый русский тревелог о Южной Африке (1808) », in Политематический сетевой электронный научный журнал Кубанского государственного аграрного университета (Научный журнал КубГАУ) [Электронный ресурс]. – Краснодар: КубГАУ, № 04 (108). С. 134–149. [MAIGA Aboubacar Abdoulwahidou, 2015, « Première relation de voyage russe en Afrique du Sud (1808) »].

СЛЕДЗЕВСКИЙ Игорь Васильевич, 2003, Россия в Африке и Африка в России. Материалы научной конференции «Африка: общества, культуры, языки», Серия «Чтения памяти Д.А. Ольдерогге» (г. С.-Петербург, 16-18 мая 2001 г.)

Том 3, Москва, Ин-т Африки РАН. [SLEDZEVSKY Igor Vasilievich, 2003, La Russie en Afrique et l'Afrique en Russie. Actes du colloque « l'Afrique : Société, cultures et langues »].

СЛЕДЗЕВСКИЙ Игорь Васильевич, САВАТЕЕВ Анатолий Дмитриевич, 2003, Россия в Африке и Африка в России. Чтения памяти Д.А. Ольдерогге. Том 3. Москва : ИА РАН. [SLEDZEVSKY Igor Vasilyevitch, SAVATEEV Anatoly Dmitrievitch, 2003, La Russie en Afrique et l'Afrique en Russie].

ТАРАСОВ Борис, 2011, Россия крепостная. История народного рабства. Москва, «Вече». [TARASSOV Boris, 2011, Le servage russe. Histoire de l'esclavage populaire].

ЦИММЕРМАН Эдуард, 1899, По Северным окраинам Африки. Путевые очерки. Тунисия и Алжирия, Вестник Европы, СПб. 9, pp. 295-332. [TSIMMERMAN Edouard, 1899, « A travers les régions septentrionales de l'Afrique »].

ЮНКЕР Василий, 2006, Путешествия по Африке. Москва : Дрофа. [JUNKER Vassili, 2006, Voyage en Afrique].